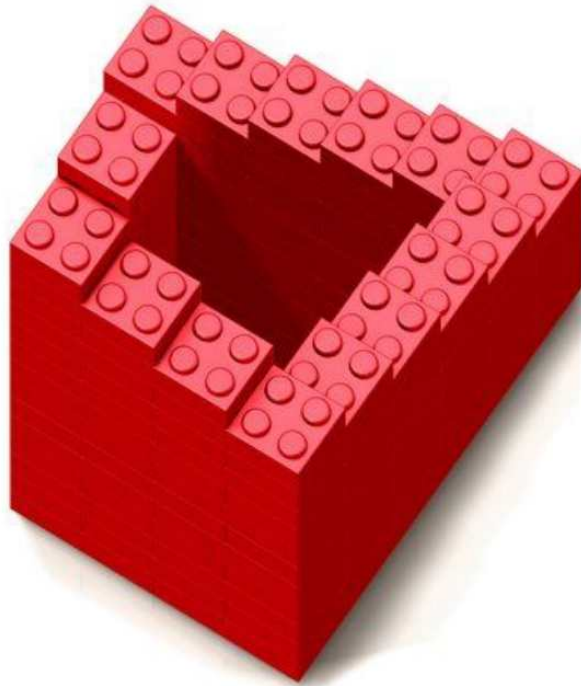


# Lacan Quotidien



N° 878 – Samedi 4 avril 2020 – 16 h 28 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## En deçà

EN AVANT

**Ville vide** par Marie-Hélène Brousse

**Des dires ou des dits qui secourent ?** par Pascal Pernot

**« Télé-séance », corps en présence et « présence réelle »**  
par Dominique-Paul Rousseau



## Ville vide

par Marie-Hélène Brousse

Ce deuxième texte s'impose comme rebond du précédent (1), constituant une sorte de chronique des temps du coronavirus qui s'était conclue sur le vide.

Je suis descendue dans les rues de la ville où j'habite pour faire quelques courses, munie de mon autorisation de sortie. Un sentiment, qu'on pourrait qualifier de « bizarre », m'a alors saisie. J'avais auparavant reçu une vidéo de Venise, vide, des échos de New York, arrêtée. Et là Paris vide. Toutes les rues autour, vides ; les places, vides ; les perspectives, vides. Quel sentiment d'étrangeté !

Une fois de retour à mon confinement, me laissant guider par les mots, j'ai donc relu « L'inquiétante étrangeté », « *Das Unheimliche* », faisant partie des textes un peu à part de Freud, car situé entre deux moments d'élaboration de la théorie analytique.

### *Une expérience dangereuse*

Le vide de la ville la rend *unheimliche*. Ce terme n'a, en français, qu'une traduction infidèle ; sa traduction en anglais par James Strachey, *The Uncanny*, ne l'est pas moins. Bref, *Unheimliche* est un impossible de la traduction. Gardons en mémoire que l'impossible est, sous cette forme, le premier trait caractérisant l'*Unheimliche* et notons que c'est aussi un des noms du réel chez Lacan.

*Unheimliche* vient déjà en 1911 sous la plume de Freud dans sa correspondance avec Ferenczi, qui lui raconte une de ses expériences de prémonition. Le nom d'un inconnu a surgi en lui alors qu'il ne connaissait ni la personne ni son nom, Freud répond qu'il trouve cette histoire « *unheimlich schön* », mais, pensant à l'égarément de Jung, il ajoute : « c'est une expérience dangereuse où je ne veux pas vous accompagner ». Il termine sa lettre par :

« Je vous salue, vous, l'étrange inquiétant ». Quelques années plus tard, en 1919, très peu de temps avant la mort de sa fille chérie, Sophie, de l'épidémie de grippe qui prit source en 1918 aux États-Unis, il écrit « *Das Unheimliche* » pour la revue *Imago*. *Unheimliche* coïncidence au regard de l'épidémie qui nous met à l'épreuve.

### *Déclinaison de l'Unheimliche : une expérience freudienne*

« *Das Unheimliche* » est un curieux article. Freud y aborde la notion déposée dans ce mot propre à la langue allemande par trois voies : par les dictionnaires, l'histoire du terme lui-même dans la langue, par la littérature, dans l'œuvre de E. T. Hoffmann, et enfin par sa propre expérience clinique (autoanalyse) du phénomène psychique en jeu (2), notamment en deux vignettes cliniques.

La première vient à l'appui du « facteur de répétition non intentionnelle ». Elle montre Freud flânant dans les rues d'une petite ville italienne, puisse hâtant de quitter la rue où il se trouvait après avoir constaté que c'était le quartier des bordels, mais y revenant, comme à son insu, à trois reprises. Entraîné à son insu vers le sexe, le saisit alors le sentiment d'*Unheimliche*. La seconde, en note, relate son expérience « tout seul dans un compartiment de wagon-lit », voyant « un monsieur d'un certain âge en robe de chambre, le bonnet de voyage sur la tête » qui entre chez lui. « Je m'aperçus bientôt, abasourdi, écrit-il, que l'intrus était ma propre image renvoyée par le miroir de la porte intermédiaire. » Le facteur en jeu est ici le double qui vient troubler ce que Freud appelle « l'épreuve de réalité ». Dans ces deux expériences, le point commun – que Freud ne souligne d'ailleurs pas – est cette bascule de ladite « réalité » devant le retour du même, sous quelque avatar que survienne ce même. Dans les deux cas, l'équivoque permet de dire qu'*il ne s'y reconnaît pas*.

### *Trois parties et un parcours : de Unheimlich à Entfremd*

Freud premièrement cite *in extenso* les différents sens répertoriés de *heimlich* dans le dictionnaire de la langue allemande de D. Sanders (1860). *Heimlich* renvoie à ce qui est familier, en tant que faisant partie de la maison ou de la famille, domestique (au sens d'un animal domestique), cher, intime, engageant, gai, serein, et aussi à ce qui est caché, dissimulé. Freud remarque que, parmi toutes « ces nuances de significations », le mot *heimlich* « en présente une où il coïncide avec son contraire » (3) – remarque contre laquelle certains linguistes de renom, tel Émile Benvéniste, se sont insurgés. Il en conclut au terme de cette première partie que *heimlich* évolue vers *unheimlich*, jusqu'à une coïncidence, un recouvrement, des deux notions.

La deuxième partie, s'appuyant sur une étude des contes d'E. T. Hoffmann, pose la thèse freudienne (4). L'*Unheimlich* est le retour de l'angoisse de castration œdipienne refoulée. Cette « nuance particulière de l'effrayant » (5) pointe donc le retour du refoulé. « Il n'est plus besoin maintenant que de quelques compléments, car avec l'animisme, la magie et la sorcellerie, la toute-puissance des pensées, la relation à la mort, la répétition non

intentionnelle et le complexe de castration, nous avons à peu près fait le tour des facteurs qui transforment l'angoisse en étrangeté inquiétante. » (6) À cette réduction de l'inquiétante étrangeté à la théorie œdipienne, il ajoute cependant qu'elle se produit « souvent et aisément, quand la frontière entre fantaisie et réalité se trouve effacée » (7).

Dans sa dernière et troisième partie, il cherche à préciser ce point en distinguant différentes modalités de ce qu'il nomme réalité : « réalité matérielle », « réalité psychique », « réalité commune », « réalité littéraire ou fictionnelle ». Bref, on assiste à l'explosion du terme « réalité ». C'est la rançon du dogme freudien de la vérité, soit le dit complexe d'Œdipe, en tant qu'elle implique chez le sujet Freud, un indépassable du père. En effet, dans sa lettre à Romain Rolland, Freud en 1936 (8), à 80 ans, revient pour la première fois sur l'expérience qu'il avait faite longtemps auparavant sur l'Acropole. Il analyse que, dans ce moment où il accomplit un pas au-delà du père, il est envahi par un sentiment étrange, qu'il qualifie non d'*Unheimlich*, mais de « *Entfremdungsgefühl* », sorte de dépersonnalisation qui lui vint alors et qu'il formule ainsi : « ce que je vois là n'est pas réel » (9). *Entfremd* vient à la place d'*Unheimlich* quand on passe au-delà du père.

*Avec Lacan, dans cet au-delà*

On l'a compris, dans cette expérience de la ville vide, il s'agit du réel. Que dit Lacan ?

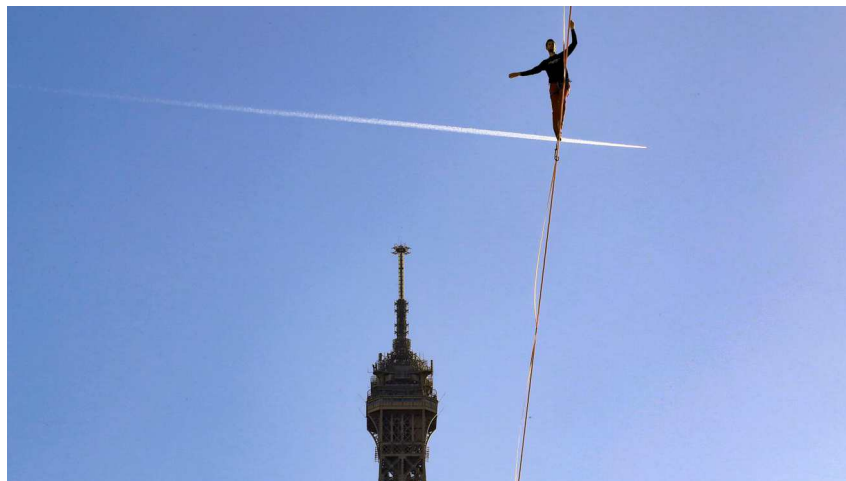
Dans le Séminaire *L'angoisse* (10), on trouve évidemment quelques références essentielles à l'inquiétante étrangeté. Jacques-Alain Miller, qui en a établi le texte, a intitulé le chapitre III « Du cosmos à l'*Unheimlichkeit* » et le chapitre IV « Au-delà de l'angoisse de castration ». J.-A. Miller trace la voie par ce dernier titre. Il s'agit d'un au-delà. L'angoisse est l'affect qui ne trompe pas, discernant le surgissement, dans le monde de la réalité, épars, mais cachés parmi les objets du quotidien, les objets *a* qui la provoquent (11). Les cachent aussi bien l'image du corps que les signifiants, *i(a)* autant que *A*. L'un des ressorts de l'*Unheimliche* est donc la fonction  $-\phi$ . La scène du monde, désertée des corps parlants qui l'animent, est vide d'objets comme du bruit et de la fureur de la parole, des mots comme des sons. Silence de la pulsion. Cependant, on demeure dans un champ où imaginaire, symbolique et réel demeurent noués. Cela reste habité. Lacan en donne une réduction saisissante dans sa formule : « Comme on le sait, l'homme habite et, s'il ne sait pas où, n'en a pas moins l'habitude. » (12)

Mais parfois ce nouage vacille. On se trouve alors confronté à ce que Roland Barthes appelle un « effet de réel », une *Überdeutlichkeit*, une clarté trop forte selon le terme qu'utilise Freud à propos du rêve de Signorelli. Mais corrigeons tout de suite ce point. Il ne s'agit pas d'un rêve. Il s'agit du sommeil quand, précisément, il n'est pas dérangé par le rêve. Ça dort, pour de vrai, même à New York. C'est donc l'inconscient qui est confiné. Quand il n'est plus corrélé à  $-\phi$ , au signe du désir de l'Autre, le vide fait « signal du réel » (13), expression que je saisis dans un texte de J.-A. Miller à propos de l'angoisse. Pour reprendre l'apologue de Lacan sur la rencontre avec la mante religieuse, il n'y a plus de mante religieuse.

L'effet de surgissement du réel, là où c'était la réalité, indique la soudaineté d'un franchissement qui se saisit précisément dans cet affect qu'est l'*Unheimlich*. Le sujet est délogé, et de son mode de jouir pulsionnel, et de l'Autre qui a disparu. *Unheimlich* fait place à *Entfremd*.

Tout cela est bien théorique, me direz-vous. Vous avez raison. Place à la parole analysante. Confiné avec sa famille, il raconte un affect étrange et soudain qui l'a saisi lors d'« un ravitaillement dans un supermarché. Notre caddie, vide au début, se remplissait de victuailles. J'ai été alors saisi d'une étrange impression. Plus mon caddie se remplissait, plus je me sentais vide. Quand cette impression s'est relâchée après que je me la suis formulée dans sa bizarrerie, j'ai ensuite pu me nommer à moi-même ce moment de vide en le liant à une tension entre le besoin et même le devoir de nourrir la famille, mes proches aimés, et cet amoncellement de produits de consommation, qui m'apparut alors indécent. Une tension entre le vide et le plein s'était incarnée dans mon corps. » L'oralité est chez ce sujet un des modes de jouir prépondérant, portant la marque de la parole maternelle dans l'enfance – il avait à finir les plats servis à la table familiale. Il n'avait pas accès au vide, mais sur lui reposait la responsabilité de vider l'objet oral.

Posons donc que ce confinement produit chez les corps parlants que nous sommes un accès au vidage de la jouissance pulsionnelle qui trace la voie de notre habitat, comme dit Lacan, où nous habitons, même si nous ne savons pas où, et dont nous n'avons pas moins l'habitude. Il s'en suit, dans la soudaineté d'un instant, une rencontre avec le réel, un franchissement au-delà du signe que constitue, pour chacun, l'angoisse. Au-delà de l'angoisse, le réel surgit. C'est le vide là où était la pulsion.



- 
1. Brousse M.-H., « Les temps du virus », [Lacan Quotidien, n° 876, 25 mars 2020](#).
  2. Freud S., *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. B. Féron, NRF, Gallimard, Paris, 1985 p. 239, 240 & note p. 257.
  3. *Ibid.*, p. 221.
  4. *Ibid.*, p. 245 & sq.
  5. *Ibid.*, p. 216.
  6. *Ibid.*, p. 248.
  7. *Ibid.*, p. 251.
  8. Freud S., « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », 1936, *Résultats, idées, problèmes*, t. II 1921-1938, PUF, Paris, 1985.
  9. *Ibid.*, p. 216.
  10. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004.
  11. Sur ce point on lira un passage fondamental du *Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 107-108.
  12. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 538.
  13. Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* de Jacques Lacan. IV – En deçà du désir », *La Cause freudienne*, n° 59, 2005.
-



## Des dires ou des dits qui secourent ?

par **Pascal Pernot**

Pour la psychanalyse, le réel est a-topique, non géométrique. Il gît au cœur du langage. L'inconscient ne connaît pas la contradiction et ne relève donc pas de la logique binaire, dite booléenne (1). La pandémie cependant nous confronte à ce binaire : contaminé / non contaminé. Qu'en dire ?

De quels repères pouvons-nous faire usage ? Depuis Freud, la psychanalyse a réputé impossible les trois activités, qui ont fonction de repères pour nombre de sujets : gouverner, éduquer, psychanalyser. Ces impossibles ne sont pas superposables. Avec Lacan et le réel abordé comme l'impossible, les activités en question sont logifiables en forme de discours, c'est-à-dire en différents modes de lien social.

Le discours du maître procède du signifiant ordonnateur (celui des ordonnances médicales comme législatives) et situe le réel comme sa propre production de plus-value. La variante capitaliste de ce discours boucle sans fin le sujet aliéné à la production de plus-value. L'industrie pharmaceutique sait s'y loger.

Le discours de l'université situe l'impossible comme autre, voire comme ce qui est encore à découvrir. Le chercheur, décrété expert par la garantie dérivée d'un savoir déjà acquis, ne saurait s'aventurer vers l'inconnu sans ce scaphandre des savoirs déjà protocolisés. L'empirisme y est mal vu. La bataille à propos de la prescription d'anti-paludéens trouve là une triple articulation dans les trois discours du maître, du capitalisme, de l'université.

Le discours de l'analyste, lui, procède de l'impossible non résorbable ; il logifie ce dont est tissée l'aliénation du sujet et la met au travail de production d'un signifiant nouveau, une couture du réel avec le signifiant qui ne prétend pas le résorber.

D'être distribués différemment dans l'articulation du langage, ces impossibles ne sont pas superposables.

Avec Lacan, l'Autre salvateur « que nul n'arrive plus tard à égaler » (2) – Freud le nommait « personnage préhistorique sur le compte duquel tout est rapporté » (3) – se logicise en Autre du langage. Il n'est pas déplacé de décrypter l'attente et le reproche envers une providence de l'État selon cette orientation. Reconsidérons les choses à partir de la logique « en caoutchouc » (4), construite par Lacan, qui articule les signifiants de cet Autre. Leur cohorte est incomplète car l'Autre du langage est troué. Pas de signifiant salvateur saturant la demande, le savoir, le reproche. Leur *process*, particulier, ne s'articule ni d'une logique binaire ni d'un universel. Ils relèvent d'un usage inconscient qui objecte au *pour tous* du discours des virologues (nous serons tous touchés, ceux qui ne le sont pas à la première vague le seront à la suivante).

L'inconscient ne connaît ni le temps ni l'espace qui fondent la rationalité kantienne, les contraires y sont en continuité, n'y a pas cours la logique scientifique qui attend la preuve pour atteindre une certitude. Son champ n'est pas celui de la géométrie de la sphère – telle la terre parcourue par la pandémie –, mais celui du tore, des surfaces paradoxales sur le mode de la bande de Moëbius.

Alors quid de ces repères face à l'envahissement binaire et sphérique ?

*Tous en guerre*, nous dit le gouvernement. Comment décompléter ce *tous* sans reculer devant l'impossible ni occulter aucune des responsabilités quant à gouverner, éduquer, psychanalyser ? Il s'agit d'opérer une *res*-pondération pour traiter l'impossible de la *Chose*. L'État, comme le commente Lacan après Hegel, peut se réduire à sa police, dont le signifiant-maître « Circulez ! » s'applique aujourd'hui à la gestion temporelle et spatiale de la pandémie – attendre l'extinction naturelle de la pandémie lissée par le confinement et déplacer des malades vers les régions où les hôpitaux ne sont temporairement pas saturés.

Au regard de cette actualité, chacun des discours actualise à sa façon l'incomplétude. Le discours de l'analyste laisse place à l'impact singulier de l'incomplétude de l'Autre. Le discours universitaire revendique de laisser place à l'invention opportuniste. Le discours du maître s'attache à la gestion collective du flux pour que reste incomplet, non saturé, le service hospitalier.

Les meilleurs résultats dans ladite guerre sont exposés et scrutés, pays par pays, sur les critères des anticipations et des stratégies. L'État porte la responsabilité du traitement de l'impossible, mais il est privé du statut d'être salvateur par le reproche après-coup. Que la critique soit justifiée est une autre question qui fera long feu, mêlant données objectives et quête du non-dit. Les interrogations visent ce qui aurait été feint pour masquer la non-résorption – par structure inévitable – de l'impossible ; les réponses arguent de mettre tout en œuvre – feintes y compris – pour organiser ce qui toujours échappe, sous forme de gestion palliative de ce qui achoppe.

Le manque est en l'occurrence interprété comme manquement ; le vrai et le faux sont convoqués : c'était du dit que le secours était attendu. Version hystérique du discours qui interroge le maître sur la question de la Vérité et on connaît la contagiosité de ce lien social.

Impossible pourtant que le signifiant recouvre le réel. Lacan jouait de l'équivoque du conditionnel des verbes falloir et faillir, venant du latin *fallere* : ce qui fait défaut ; ce qui trompe sur ce qu'il aurait fallu ; ce qui manque par structure. Répondre *de* la question de la vérité se construit par la consistance de l'objet *a*, consécutif non au dit, mais à la prise en compte du dire dans le dit.

L'analyste, quant à lui, aura à utiliser l'après-coup pour témoigner des façons dont, au un par un, pas sans le repère de l'atopie, du dire dans le dit, il aura soutenu la confrontation à cette inédite pandémie du réel.

Dans tous les discours, l'excuse de l'irresponsabilité face à l'impossible est la plus mauvaise issue : elle fait consister l'illusion, singulière ou collective, nourrie par une occultation de l'impossible.



- 
1. Terme emprunté au registre du langage informatique inventé par le mathématicien George Boole. Dans ce système binaire, il n'existe que deux valeurs : vrai ou faux.
  2. Freud S., Lettre n° 52 à Fliess, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 159.
  3. *Ibid.*
  4. Lacan J., *Le Séminaire*, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 386.
-





## «Télé-séance », corps en présence et « présence réelle »

par Dominique-Paul Rousseau

La présence des corps est au fondement de la séance analytique – je l’ai toujours entendu dire, de différentes manières et parfois avec force, par les analystes de l’École. Mais l’épidémie virale en a décidé autrement, ne permettant plus la rencontre en présence, et pendant le confinement, se mettent en place des entretiens par téléphone ou par vidéo, parfois appelés des séances.

Je me souviens, dans l’amphithéâtre Paul Painlevé des Arts et métiers, d’un cours de Jacques-Alain Miller, particulièrement en verve cet après-midi-là, où il avait apostrophé son auditoire à peu près de cette manière : *Le réel ? Vous ne savez pas ce que c’est ? Eh bien je vais vous le faire !* Il se mit alors à courir vers une extrémité de l’estrade pour s’asseoir sur une chaise et s’exclamer : *Le réel, vous l’attendez-là ?... Eh non ! C’est là-bas qu’il est !* Et J.-A. Miller de rejoindre une autre chaise à l’autre bout : *Vous croyez à présent le tenir ici ?... Eh non !* Et ainsi de suite, dans un style de farce à la Molière.

Cette scène, qui date de plus de quinze ans, a son effet sur moi, dans l’après-coup, aujourd’hui, dans ce temps de confinement. Ce moment d’enseignement par la farce nécessite d’être analysé. En effet, comme la voile est la métonymie du bateau, la « performance » de J.-A. Miller est une métonymie du réel à ceci près que le bateau, c’est-à-dire le référent, est inassignable puisqu’il s’agit du réel.

La puissance de la saynète millérienne tient, à mon avis, à sa performativité, au sens linguistique ; elle réalise ce qu’elle énonce, avec le double tour de force : ce qu’elle énonce n’est pas énonçable (le réel ne peut être dit) et que ce qu’elle réalise est irréalisable (le réel ne peut être figuré, *in praesentia*).

Pourquoi J.-A. Miller, cette fois-là, joignit-il, en quelque sorte le geste à la parole ? Peut-être parce que ledit performatif appartient au registre de la pragmatique, parce que l'effectivité de l'énoncé performatif tient à la position de celui qui le dit et au contexte, aux circonstances de son énonciation. Autrement dit, la performativité ne tient pas seulement au langage : ça tombe à pic pour cerner du réel puisque celui-ci se passe très bien du signifiant.

Les circonstances ? Celles d'un enseignement de la psychanalyse devant un auditoire d'analystes. La position de l'enseignant ? Celle d'un analysant, comme l'ont souvent affirmé Lacan et J.-A. Miller. Une position marquée par une responsabilité insupportable : « tout discours est en droit de se tenir pour quitte [pour irresponsable] de l'effet de parole, sauf celui de l'enseignant quand il s'adresse à des psychanalystes » (1).

Dans *La répétition*, Constantius – pseudonyme de Kierkegaard – démontre, à propos de la farce, que plus l'acteur use de la contingence, plus l'effet comique est incalculable. La farce convient au réel parce que la *vis comica* surgit du hasard. Le hasard est ce qui échappe au calcul, à l'anticipation, à la prédiction. J.-A. Miller l'illustra ce jour-là : le réel n'est jamais-là où on l'attend, tout comme le covid-19. On craignait toutes sortes de collapsus écologiques et sociaux, la guerre atomique, etc. Mais qu'une bestiole dont la taille ne dépasse pas 0,3 micromètre, sans même de noyau, puisse mettre K.O. par confinement la moitié de l'humanité, qui l'eût cru ? C'est « l'ironie du monde » (2), comme le disait Kierkegaard. L'ironie du monde tient au pur hasard de la rencontre entre le signifiant, propre au sujet humain, et le hors-sens d'un virus incontrôlable, destructeur du sujet humain. L'ironie du « monde confiné », c'est aujourd'hui « le non-rapport » entre les deux... ou leur tragique rencontre. Car personne ne comprend rien à ce qui nous arrive.

En effet, il est clair qu'aujourd'hui la puissance du signifiant « 2019 Novel Coronavirus » (2019-nCoV) comme celle de l'image (3) se trouvent en panne devant la pandémie ; « dans la Création, dite divine seulement en ceci qu'elle se réfère à la nomination, la bactérie n'est pas nommée » (4), dit Lacan. Ajoutons que le virus non plus.

Le décompte quotidien des décès n'a évidemment rien d'une farce et tout de macabre. Mais toute comédie ne s'inscrit-elle pas sur un fond de tragédie, et le théâtre de Molière ne traite-t-il pas au fond des jouissances mortifères de l'avarice sordide, de l'amour bafoué, de la lâcheté, de l'hypocrisie, de la trahison ? Ainsi pouvons-nous recevoir l'avalanche de vidéos humoristiques (souvent extrêmement drôles) qui circulent sur les réseaux sociaux actuellement sur le confinement, la folie, la maladie et la mort.

Cette séquence d'enseignement de l'orientation lacanienne n'avait rien de cynique. Le cynisme repose sur une croyance en l'Autre – l'Autre des comités scientifiques (5). J.-A. Miller nous pointe la distinction entre cynisme et ironie : « L'ironie au contraire n'est pas de l'Autre, elle est du sujet, et elle va contre l'Autre. Que dit l'ironie ? Elle dit que l'Autre n'existe pas, que le lien social est en son fond une escroquerie, qu'il n'y a pas de discours qui ne soit du semblant – titre d'un Séminaire de Lacan [livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*] » (6). Cela implique, dans la situation où nous sommes, que nous ne savons absolument pas ce qui se passe ni ce qui va se passer. C'est le propre de l'inconscient : nous ne savons ni ce que nous faisons ni ce que nous disons... Seulement, en ce moment, c'est à l'œuvre au grand jour, telle une manifestation de l'inconscient « à ciel ouvert ».

Tous les discours de maîtrise, qu'ils s'enracinent dans la politique ou dans la science – discours qui se tiennent par la main en ce moment, ce qui n'est pas forcément très rassurant – ne parviennent pas à enrayer le macabre décompte des morts au quotidien. Lacan évoque le décompte, dans le Séminaire VII à propos du film *Sauf le dimanche* de Jules Dassin : « tout ce qui se passe de réel est comptabilisé quelque part » (7).

Si J.-A. Miller y est allé de son corps pour approcher le réel ce jour-là, c'est parce que le réel ne se nomme pas. Sa présence physique et celle de son auditoire, peut-être trop saturées d'imaginaire et de symbolique, ne suffisaient pas pour présentifier une présence réelle, c'est-à-dire la présence du désir. Le réel, ça n'est jamais, comme le dit Freud à propos de la répétition, *in absentia* ou *in effigie* (8). Il note : « Nul ne peut être abattu » *en absence*, ce qui signifie dialectiquement qu'on l'est *in praesentia*, en l'espèce abattu – c'est le cas de le dire – en présence d'un virus parfois mortel.

Dans ce contexte, des séances par téléphone ou par vidéo, c'est-à-dire en l'absence des corps, sont-elles possibles ? Sont-elles même des séances au sens analytique ? Ou se transforment-elles ainsi en un théâtre d'ombres, en un jeu d'illusions imaginario-symboliques où prévalent les objets voix et/ou regard ?

Il me semble d'abord nécessaire de bien distinguer présence physique des corps de l'analyste et de l'analysant et « présence réelle » de l'analyste. La « présence réelle », condition du transfert, c'est la présence du phallus, pas seulement en tant qu'il représente imaginairement un objet insaisissable, pas seulement en tant que signifiant indexant symboliquement l'impossible jouissance-toute, mais en tant que « présence du désir » (9)... Dans la cure, la présence du *désir de l'analyste* interprète en parlant, en se taisant, en coupant, en riant et, bien entendu, en toussant, et encore en se levant, en se grattant, en laissant tomber volontairement ou pas un objet... Si bien que, nécessairement, dans une « télé-séance » la gamme des interprétations possibles se trouve réduite. Peut-être ouvre-t-elle aussi à de nouvelles possibilités. D'autant que, inversement, la présence des corps n'assure en rien la *présence réelle*.

Il est beaucoup trop tôt pour dire ce qu'il en est. Ceux qui, en ce long moment de confinement, ont fait la proposition aux patients d'une télé-séance ou qui en ont accepté la demande auront à en étudier les effets et les conséquences.



- 
1. Cité par Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour » (1982-1983), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 4 mai 1983, inédit.
  2. Kierkegaard S., *Le concept d'ironie*, Edition de l'Orante, tome II, 1990.
  3. Cf. Centers for Disease Control and Prevention et wikipedia, [ici](#).
  4. Lacan J., Le Séminaire livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, 2005, p.13
  5. Laurent E., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités scientifiques », *Lacan Quotidien*, n° 874, 19 mars 2020.
  6. Miller J.-A., *Clinique ironique*, in *La cause freudienne* n°23, février 1993
  7. Lacan J., Le séminaire, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Leçon du 6 juillet 1960
  8. Freud S., « Remémoration, répétition, perlaboration », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, coll. Quadrige, p.68.
  9. Lacan J., livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, p. 294. Cf. aussi l'étude de Gilles Chatenay, « La présence réelle dans l'analyse », disponible sur le site Lacan-université.fr [ici](#).
-

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaisson.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**